

# Un soleil plus grand que la lumière

Salah Stétié

*La Méditerranée est une culture, mais c'est aussi une barbarie. « Il n'y a rien de plus sinistre que le soleil », écrit Jean-Paul Sartre dans Les Mouches, pièce dont on sait qu'elle reprend l'un des grands thèmes de la tragédie méditerranéenne. Et il est bien vrai que, sans remonter aux origines, elles aussi si souvent sanglantes de notre mer aimée, cette mer sans laquelle nous ne serions pas ce que nous sommes, hommes et femmes d'ici mais hommes et femmes aussi de bien des ailleurs, oui, il est vrai, à seulement regarder autour de nous, hic et nunc, que la tragédie continue d'éclairer sombrement, sinistrement, l'actualité de nos pays. Je ne citerai, de ces pays, aucun nom. Je dirai seulement que même la rive ouest de la Méditerranée qu'on aurait pourtant pu estimer préservée est aussi chargée d'événements dramatiques, par île interposée ici, par région linguistique là, que sa rive sud ou que sa rive est.*

**D**'où vient, en Méditerranée, cette barbarie fondamentale avec laquelle, au fil d'une histoire plurimillénaire, il faudra sans cesse que les hommes, leur soif de sang assouvie, composent, afin de donner naissance, peu à peu, en chaque parcelle de ce territoire précieux qui entoure l'élément admirablement liquide et bleu, à ces grandes réalisations que sont, dans leur diversité, nos conceptions religieuses et philosophiques, nos puissants ou délicats monuments, nos œuvres et nos chefs-d'œuvre poétiques ou littéraires, nos villes avec cet accent architectural inimitable qui distingue de l'autre chacune d'entre elles, à ces grandes réalisations aussi que sont nos échanges et nos commerces de toute nature, nos spécificités culinaires, notre plaisir à nous rencontrer et à nous reconnaître au sein d'une organisation du temps et de l'espace qui est

plus ou moins commune — cet ordre méditerranéen qui, si souvent, fait figure de désordre à des yeux et à des esprits septentrionaux—, l'idée que l'amour est la plus dominatrice des pulsions et des tentations humaines et que, toutefois, face à cet amour qui est d'incendie il y a tous les obstacles imaginés par le destin, dont l'insurmontable mort, à qui l'amour se mesurera le moment venu pour la vaincre alors même qu'elle estime avoir vaincu ? Oui, tout cela, chanté par nos poètes, mis en images et en icônes par nos peintres, sculpté dans le rêve et la pierre, tout cela, une fois traversée la barbarie constitutive des forces déchaînées fait que la Méditerranée reste la Méditerranée et qu'elle le restera à travers les hommes de toujours.

Souvent je me suis interrogé sur les raisons de la barbarie méditerranéenne. Et d'abord ce mot lui-même de barbarie, d'où provient-il ? Les dictionnaires étymologiques le font remonter aux Grecs :

« *Barbares*, nous dit par exemple le *Dictionnaire historique de la langue française* d'Alain Rey, est repris du grec *barbaros* qui désignait les non-Grecs, mot formé sur une onomatopée évoquant le bredouillement, l'expression incompréhensible : le sanskrit *barbara* « qui bredouille », utilisé au pluriel comme désignation des peuples étrangers, se laisse rapprocher ». Alain Rey récuse, on ne sait trop pourquoi, le sumérien *bar-bar* qui, lui aussi, signifie "étranger" et le babylonien *barbaru* car, dit-il, l'akkadien *barbaru* ne signifie que "loup". C'est peut-être faire bon compte de cet adage primitif et qu'on retrouve sous bien des formes tout autour du Bassin, adage dont il faut bien admettre qu'il exprime une sagesse désolante et désolée, réaliste en tout cas et venue du pragmatisme un peu triste dont seule la Méditerranée a le secret : "Homo homini lupus", formule attribuée à Plaute et reprise dans toutes nos langues. Berbère, barbaresque, barbarisme sont autant de désignations issues d'un même concept pour signifier, aux yeux de certains — au même titre que le lieu-dit Barbarie (dans "figue de Barbarie", par exemple) —, le territoire ennemi peuplé d'êtres hostiles et parlant on ne sait quel charabia, langage inextricable et confus dans lequel se retrouve, dans la langue française et au niveau de la formulation populaire, l'arabe refusé.

## Une définition de l'humanisme

Je ne me suis appesanti sur quelques mots de notre vocabulaire (je m'appuie sur le grec, le latin et le français mais un tel racisme linguistique existe — j'en suis convaincu — chez nous tous) que parce que le langage est l'un des premiers degrés de la perception de l'autre. L'autre, en

Méditerranée, est ressenti d'abord comme étant l'autre justement : l'ennemi intégral. A tel point que le Diable lui-même, afin de n'être pas nommé directement, sera appelé dans certaines de nos cultures abrahamiques et par euphémisme, l'Autre tout simplement. Hopes, hostis, énonce, de son côté, la "sagesse" latine. Tout le trajet de l'entreprise extraordinaire et extrême de la pensée méditerranéenne, à travers les mille accidents de parcours que l'on aura connus et que l'on connaît encore, les milliers d'obstacles sans cesse aplanis et sans cesse ressurgissants, à travers les déviations, les rectifications, la course au précipice et les épuisantes remontées, oui, tout le trajet de l'entreprise méditerranéenne depuis qu'elle existe aura pour objectif essentiel de transformer l'équation, de convertir le signe, de faire que ce qui était ressenti comme hostile devienne habituel, et d'épreuve devienne preuve, et que l'autre enfin, cessant d'être l'autre justement, durement armé et comme inentamable, devienne, désarmé, face à moi qui ne suis plus tout à fait moi, cet autre moi qui n'est pas moi non plus, qui est lui-même et qui n'est plus tout à fait lui-même.

### Un apprivoisement de l'altérité

Oserai-je risquer une définition de l'humanisme, un peu plus complexe que celle qui a cours ? L'humanisme pourrait bien être cet apprivoisement de l'altérité qui postule que l'acteur humain s'accepte, jusque dans la définition qu'il se donne de lui-même, jusque dans son identité, comme l'autre d'un autre et lui-même identifié par ce même trajet d'aller-retour. Pourquoi est-ce ici, sur tous les rivages de l'aire méditerranéenne, que cette expérience des limites s'est produite, exaltée parfois jusqu'à l'incandescence, jusqu'à l'effervescence, jusqu'au point de rupture ou, au contraire, jusqu'au lieu de fusion de tous les intérêts contradictoires dressés les uns contre les autres et portés naturellement à tous les excès ?

Parce que cette mer représente sur la carte de trois continents leur point de rencontre et une occasion d'impact fulgurant, parce que, venus de partout, par grandes vagues simultanées ou successives, des peuples sont arrivés de partout et de tous les horizons, qu'ils ont buté là, éblouis, contre la mer, ne pouvant aller plus loin, qu'ils ont à force et à bras, voulu se faire une place au soleil — soleil généreux, place rare — et qu'ils apportaient avec eux, outre leurs chevaux et leurs femmes, des langues et des sous-langues, des mœurs inattendues, des conceptions bizarres et souvent inacceptables, des dieux également, qui, eux aussi, exigeaient leur place et que, dans l'espace réduit et le temps d'urgence, il a fallu — de gré ou hors gré — donner leur part de sol et parfois leur part de ciel à ces survenants

et, aussi bien, que — de gré ou hors gré — des synthèses se sont imposées, des ajustements se sont révélés la seule solution possible, des intégrations forcées ont mis fin à d'interminables conflits et à de longues et sanglantes batailles, où la terre, la mer et le ciel, avec ses panthéons hostiles les uns aux autres, se sont trouvés engagés.

On se rappelle comment, pour venger sa flotte défaite à Salamine, Xerxès a fait fouetter la mer par ses soldats. Voici la Méditerranée d'hier, voici la Méditerranée d'aujourd'hui. On oublie parfois, à voir si merveilleusement habités ses rivages et par tant de civilisations bellement contrastantes — complémentaires au sein même de leur contraste —, que c'est en Méditerranée que passe l'une des principales fractures tectoniques et que c'est ici, en Méditerranée, que se trouvent quelques-uns encore, symboliques autant que physiques, des volcans mal éteints de la planète. De temps en temps, un tremblement de terre, une éruption violente, due à la nature ou aux hommes se charge de nous le rappeler — et c'est Pompéi ou la Bosnie, le séisme d'Al-Asnam ou la terrible guerre du Liban, la peste noire ou verdâtre ou brunâtre de tel ou tel fascisme galonné ou le raz-de-marée de Lisbonne.

Mêlant les dates et les événements, la Méditerranée est notre mémoire commune et immémoriale. Il a fallu bien des secousses massives — géographiques, historiques, intellectuelles et spirituelles —, bien des conflagrations entre les hommes et les sociétés, entre une communauté et une autre, et au sein de la même communauté parfois, pour que soient rendus possibles, sous le dur soleil méditerranéen qui ne fait que parcimonieusement sa part à l'ombre, Moïse et Jésus et Mohammed, Socrate et Platon et Aristote, Maïmonide et Ibn Roshd, saint Augustin et Ibn Arabi, Ibn Gabirol et Ibn Khaldoun, d'autres encore, les puissants aventuriers curieux des hommes et des mondes, les Marco Polo, les Ibn Battouta, les Christophe Colomb. Mais, aussi, tous les sublimes artistes que l'on sait, de Phidias à Picasso, du sculpteur anonyme égyptien à l'architecte anonyme roman, de Léonard de Vinci à Vélasquez, de Wassiti à Fra Angelico ou au Greco, de Palladio à Sinân et de Zeuxis à Cézanne.

Oui, il fallait ce dur soleil de chez nous, sans tendresse excessive mais sachant donner leur part aussi à la lune et à la nuit, pour que naisse l'Iliade et l'Odyssée et l'Enéide, et le Livre des Morts égyptien, Eschyle, Sophocle et Euripide, Aristophane et Plaute, Dante et Montaigne, Lope de Vega et Omar Ibn al-Farîdh, Yunus Emré et Pirandello, Cervantès et Naghib Mahfouz. Je ne mêle ni d'aucune façon ne souhaite confondre les grands spirituels, les grands inspirés, certains de nos maîtres éternels et les artistes ou poètes dont j'ai cité les quelques noms parmi les quelques milliers

possibles. Ce que je souhaite dire, et le dire ici avec force, c'est que c'est en Méditerranée qu'est née pour la première fois dans l'Histoire, et plus spécialement dans l'histoire de la pensée, l'idée, essentielle, que ce n'est pas le nombre qui a raison, mais l'individu — à qui le Code d'Hammourabi déjà reconnaissait des droits — mais, plus profondément encore et une fois tombé le masque social de la tragédie commune dont j'ai dit la nocivité, que c'est la personne la vraie, celle-ci étant identifiée comme unique et irremplaçable. Ce n'est pas aisément que l'individu, que la personne fera, face à la masse, prévaloir sa voix, mais il arrive qu'elle y parvienne au prix, s'il le faut, de sa vie. Socrate et sa coupe empoisonnée font écho au supplice du Christ dans la solitude terriblement conquise et dans la mort qui, seule, donne rétrospectivement le droit d'avoir parlé. « *Il y avait, dira Nietzsche plus tard, un seul chrétien et il a été crucifié* ».

Parler est l'un des points fort des hommes de Méditerranée. « *Au commencement était le Verbe* », dit Dieu. Parler pour informer, parler pour persuader, parler pour orienter, parler pour sauver. C'est, en Méditerranée, patrie des grands orateurs — ô Démosthène, ô Cicéron ! — des grands juristes — les Vulpien, les Justinien —, des conquérants meneurs de peuples — Alexandre, Hannibal, César ou Napoléon — c'est, dis-je, par tous ceux-ci, pour le meilleur et parfois pour le pire, que le fait de penser, et de penser librement, le fait de parler, et de parler audacieusement, en arrive à constituer, au fil de l'Histoire, un certain type d'intellectuel et souvent de moraliste dont la Méditerranée, peut-être plus que n'importe quelle autre région du monde, a le secret.

### La Méditerranée est plurielle

Et, d'ailleurs, la Méditerranée est loin de se limiter à ses frontières géographiques : partout dans l'univers où l'on parle l'une des langues de la Méditerranée qui sont souvent de grandes vectrices de communication — le français, l'espagnol, l'italien, l'arabe, entre autres — on est, d'une certaine façon, en Méditerranée et cela fait d'imposantes taches bleues sur tous nos planisphères. On est encore en Méditerranée partout dans le monde où Moïse, Jésus, Mohamed ont la prédominance spirituelle, partout où sont cités et commentés Platon et Aristote, Averroès et Ibn Arabi. On est en Méditerranée, du moins par les formes du raisonnement dialectique ou de la rationalité scientifique, partout où, face à l'effort de l'intelligence qui veut des lois et des règles, la nature est prise en compte et où, sans vouloir la contraindre, l'esprit veut s'en approprier le signe

pour l'alléger lui-même et s'alléger, pour aller plus loin dans l'exploration de l'univers en usant de symboles et de figures : en Méditerranée sont nés le syllogisme, la géométrie, l'arabesque, l'algèbre.

Hommes de la Méditerranée, intellectuels et artistes, la dialectique est l'une, en effet, de nos tactiques fondamentales pour tenter de résoudre la complexité du monde : « *Les immortels sont mortels et les mortels sont immortels* » dit Héraclite approchant ainsi — rien qu'à recourir à la dualité découverte dans le seul exercice de la réalité — les plus pures sources de l'intuition abrahamique. Dialectique est le chemin d'Orphée qui perd Eurydice à l'instant où il la trouve. Dialectique est cet échange entre le Catalan Juan Gris et le Normand mais si souvent méditerranéen Georges Braque qui inventa le fauvisme, puis le cubisme à Collioure, au contact de Cézanne et de Picasso : « *J'aime la règle qui corrige l'émotion* », dit l'un. « *J'aime l'émotion qui corrige la règle* », répond l'autre. Et puis, pourquoi ne pas le dire, c'est dialectique également dans l'économie du monde telle que l'ont formulée nos prophètes, que l'idée, étonnante, que c'est dans la mort que vit, que revit la vie. « *Si le grain ne meurt...* », assure la parabole évangélique ; et le Coran, dans une adresse à Dieu :

« *Tu fais pénétrer la nuit dans le jour*

*Et tu fais pénétrer le jour dans la nuit*

*Tu fais sortir le vivant du mort*

*Et tu fais sortir le mort du vivant »*

(II, 26)

Tout compte fait, et ne nous en tenant qu'au seul plan humain, la dialectique est, au niveau conceptuel, cette prise de conscience de l'autre dont j'ai dit qu'elle est à la base de l'humanisme. Il peut paraître surprenant que des notions dialoguent entre elles pour leur contradiction assumée et surmontée, qu'elles affinent au mieux l'approche de la vérité, ou du moins de la réalité induite par leur confrontation. C'est pourtant cela que la Méditerranée aura inventé et qui est et sera jusqu'à la fin des temps le moteur de l'avancée intellectuelle ou spirituelle de l'humanité dans son ensemble.

J'ai été l'un de ceux qui avaient noté, dans les années soixante déjà, et dans le même cadre d'idées, à l'heure où les deux superpuissances d'alors, les Etats-Unis et l'URSS, se portaient à leur maximum d'ambition dominatrice au sein d'une compétition effrénée, que la philosophie politique de l'une et de l'autre consistait pour l'essentiel à pousser à l'extrême et, somme toute, jusqu'à l'absurde, notre définition méditerranéenne de la liberté et de la justice. « *Les hommes sont libres et responsables de leurs actions* » disent nos philosophes et nos prophètes, et

cela aboutit à cette cruelle course au but à laquelle nous ont habitués les régimes de libéralité excessive où ce sont toujours les plus forts qui gagnent et où bien des hommes, des femmes et des sociétés affaiblis sont laissés au bord de la route : on appelle cela, cette abomination, cette dérive de la liberté, le *struggle for life* en oubliant simplement, au passage, que la vie est un droit pour tous.

L'autre dérive, celle de la justice, c'est celle de l'équité distributive, faussement distributive, au nom de l'égalité et où, là aussi, celui qui distribue ne distribue que pour mieux asseoir son autorité personnelle et garder entre ses mains, avec la manne, la totalité du pouvoir — l'égalité dès lors n'étant qu'un leurre. On se rappelle la boutade fameuse : « *Le capitalisme, c'est l'exploitation de l'homme par l'homme, le communisme, c'est l'inverse* ». Entre ces excès, entre Charybde et Scylla, l'antique sagesse méditerranéenne a toujours été la juste mesure, le juste poids sur quoi insiste le Coran, l'axiome célèbre « *Il faut rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu* », qui est l'une des hautes leçons de l'Évangile, l'axiome que la Méditerranée a privilégié face à toutes les hybris de l'homme et de l'histoire : « *Il faut savoir raison garder* ».

## Du parti de la justice

Certes, c'est l'acte d'une raison, dans l'éclat même de son évidence, qui nous impose d'être du parti de la justice, et bien des dits célèbres seraient à évoquer ici. « *Tous les hommes sont égaux entre eux comme les dents du peigne du tisserand* », « *Pas de différence entre le Blanc et le Noir, entre l'Arabe et le non-Arabe si ce n'est leur degré de la crainte de Dieu* », affirment deux *hâdîth(s)* — ou propos mohammadiens souvent cités. Et le Talmud, de son côté, énonce : « *Pourquoi Dieu n'a-t-il formé qu'un seul homme, lors de la Création? C'est dans l'intérêt de la concorde, pour qu'aucun homme ne puisse dire à un autre : je suis de plus noble race que toi* ». Mais, au-delà de l'équilibre ainsi souhaité, il y a, et c'est aussi l'une des grandes leçons de la Méditerranée, que pour dominer définitivement la barbarie originelle, il faut l'acte de ce don le plus grand qu'un homme puisse faire et qui est, on l'aura compris, l'amour. Au propos de saint Paul, dans la première épître aux Corinthiens : « *Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis plus qu'airain qui sonne ou cymbale qui retentit* », répond, sur le même ton d'ouverture et de captation désintéressée de l'autre, non pas désintéressée mais merveilleusement par lui intéressée, ce poème du Muhyidine Ibn Arabi, le penseur et philosophe andalou des XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles, dans *Turjumân al Aschâq*, (*L'Interprète des désirs d'amour*) :

*« Mon cœur peut désormais prendre toute forme  
Une prairie pour gazelles, un cloître pour moines,  
Un sanctuaire pour les idoles, une Ka'aba pour les pèlerins,  
Les tables de la Torah et le livre du Coran.  
Je pratique une religion d'Amour : vers quel que point  
Que se dirige la caravane de l'Amour  
Là est ma foi et là ma religion. »*

Ce poème me paraît constituer, — au-delà de la tolérance, qui n'est à mon sens que l'un des modes les plus pernicious de la pusillanimité et l'une des formes possibles du racisme — la plus pure formulation de l'humanisme intégral inscrit à l'horizon de notre mer. Poème d'un homme de Méditerranée, présent de toute sa vérité à cette Andalousie qui fut, comme la Sicile de Frédéric II de Hohenstaufen et comme, peut-être, le Liban d'avant-hier, l'un des lieux les plus intenses de l'échange culturel — idées, affects, concepts, notions, institutions de la Divinité — dont cette planète, la nôtre, est capable. C'est à des textes comme celui d'Ibn Arabi que la Méditerranée se doit d'être la Méditerranée et c'est à des textes comme celui-ci qu'on se doit de puiser pour combattre, partout où régulièrement elle ressurgit, l'hydre de l'intolérance, de la violence raciste, de la bêtise intégriste.

### **« La couleur de l'eau, c'est celle de son récipient »**

Je cite, pour les exclure avec détermination de ce qui constitue, après quelques autres, ma propre vision de la Méditerranée, tel Etat va-t-en-guerre des Balkans, telle autre situation d'intransigeance du Proche-Orient qui, malgré les engagements signés, s'interdit le dialogue et voit se poursuivre indûment l'occupation de territoires, activant par là même le risque d'explosions incontrôlées — car là où il y a blocage, exaspération et désespoir, il y a explosion —, oui, c'est avec détermination que j'exclus de la Méditerranée les fondamentalismes et les fondamentalistes, et non seulement je les exclus de Méditerranée mais, aussi, de ce credo dont ils se croient les défenseurs et les témoins, lamentables défenseurs aveuglés par leur incompetence, aveugles témoins. Là aussi, c'est à Ibn Arabi, décidément inépuisable en la matière, que j'aurai recours ; il écrit dans La Sagesse des Prophètes : *« En louant ce qu'il croit, le croyant loue sa propre âme et c'est à cause de cela qu'il condamne une autre croyance que la sienne ; s'il était équitable il ne le ferait pas ; seulement, celui qui est fixé sur telle adoration ignore*

*nécessairement la vérité intrinsèque d'autres croyances, par là-même que sa croyance en Dieu implique une négation d'autres formes de croyance. S'il connaissait le sens de la parole de Junayd : « La couleur de l'eau c'est la couleur de son récipient », il admettrait la validité de toute croyance et il reconnaîtrait Dieu en toute forme et en tout objet de foi ».*

## L'échange

C'est dans ce vaste cadre philosophique, ouverture et acceptation active de l'autre, que je souhaite situer le problème de l'échange, des échanges, institués tout au long d'une très longue histoire entre les rives de la Méditerranée et ses peuples depuis que les Phéniciens, mes lointains ancêtres, établissaient un peu partout comptoirs pacifiques et colonies marchandes. On l'a souvent noté : l'idée de commerce entre les hommes, qui signifie précisément l'une des formes les plus hautes de communication intellectuelle et plus généralement mentale, c'est dans l'aller-retour des denrées et des produits concrets qu'elle prend historiquement racine. Et aujourd'hui encore, maintenant que les guerres et les dominations coloniales sont — du moins faut-il l'espérer — en train petit à petit de devenir des archaïsmes insoutenables, c'est dans l'impulsion provoquée par les intérêts des uns et des autres et dans la réciprocité ainsi induite qu'il faut sans doute voir l'un des principaux moteurs de la porosité culturelle des peuples.

Hier, oui, c'était souvent la guerre et la violence, la barbarie que je n'ai pas hésité à nommer de son nom, qui ont mis en contact des cultures diversifiées et parfois divergentes ou même franchement ennemies. J'ai dit assez mon mépris de la guerre pour, à ce stade de ma réflexion, oser affirmer, paraphrasant une formule célèbre, qu'elle aura été à l'occasion — hélas! trois fois hélas! — la culture poursuivie par d'autres moyens. Osmose culturelle auront été les expéditions d'Alexandre, osmose culturelle les croisades, osmose culturelle la prise de Constantinople par les Turcs et l'émigration des érudits byzantins vers Italie avec, dans leurs bagages, le renouveau des lettres et de la philosophie que l'on sait, le retour de l'humanisme helléniste et ce qu'on appellera bientôt le miracle du Quattrocento, osmose culturelle la guerre de François Ier en Italie, sa défaite à Pavie et, retour à Paris, le début de ce qu'on appellera la Renaissance. Si je me permets de rappeler ces évidences — il en est beaucoup d'autres qui pourraient étre évoquées — c'est, je le répète, parce que notre philosophie de l'Histoire a changé, que nos moyens de contact les uns avec les autres sont désormais ultra-rapides et ultra-efficaces, que

la facilité des communications, l'agilité et la célérité des médias de toute nature, la voie royale ouverte par le système Internet, ont rendu définitivement caducs, dérisoires et brutaux des moyens que l'intelligence humaine, en d'autres époques, a su parfois utiliser pour réduire le champ de la disparité des hommes, des notions et des choses.

Plus que jamais, nous exigeons, à partir de tout ce que la Méditerranée nous a enseigné au fil des temps que l'homme se définisse enfin par sa force d'âme, sa vertu, par sa capacité d'adaptation à autrui et d'intégration d'autrui, par cette balance exacte en lui de cela qui lui est goût de la justice et de cela qui lui est goût, violent, de la liberté — ainsi qu'il m'est arrivé de le formuler précédemment. Ici on me permettra de citer un grand Méditerranéen, l'écrivain italien Ignazio Silone : « *Avant de vouloir la justice, énonce-t-il, il faut soi-même se comporter en juste. Et j'ai appris à me méfier de ceux qui veulent faire régner la liberté. Ils se transforment en tyrans. On ne fait pas régner la liberté. Elle n'existe que quand des hommes se sentent libres* ». Dans les épreuves du Proche-Orient, dans celle de mon propre pays, dans celles des pays arabes qui m'entourent, il m'arrive à propos de certains excès détestables de me remémorer l'observation cruelle et cynique d'un autre Méditerranéen, Paul Valéry, sur les martyrs, ceux du moins qui défendent une mauvaise cause ou qui, par leur sacrifice mal ajusté, compromettent la cause, en soi bonne et noble, qu'ils représentent : « *Ils préfèrent mourir que réfléchir* ». Ou encore, autre observation cynique, celle de Lampedusa dans *Le Guépard* — observation d'un privilégié qui veut, sous la pression d'un temps gros d'événements à venir, préserver une situation acquise : « *Si nous voulons que les choses restent ce qu'elles sont, il va falloir qu'elles changent* ».

### **Qu'est-ce qu'une patrie?**

Leçon de l'expérience, pragmatisme jamais pris en défaut du sagace Méditerranéen. L'Orient de notre mer commune a beaucoup donné à l'Occident de cette mer : outre ses divers credos, il lui a donné, je crois l'avoir dit, les moyens intellectuels de l'investigation philosophique et scientifique, qui assurent sa domination. Il importe aujourd'hui que l'Occident, « *maître de lui-même comme de l'univers* », reconnaisse sa dette envers l'Orient, que le nord de cette mer reconnaisse sa dette envers le sud. La Méditerranée n'est pas un conservatoire, ni un musée -du moins pas encore- et il y a autour de ces rivages, chaque jour un peu plus nombreux, chaque jour un peu plus dépendants, des hommes et des femmes qui savent que cette mer et les terres qu'elle baigne leur sont patrie. Qu'est-ce

qu'une patrie désormais ? Ce n'est pas seulement un certain nombre de kilomètres carrés mais, d'une manière bien exigeante, des valeurs pour lesquelles il est bon de vivre et au nom desquelles il appartient à chacun de nous de fournir son témoignage. Témoigner ne saurait plus être, comme ce le fut hier encore, encourager le passé à survivre : témoigner, c'est, à partir des valeurs d'un passé entre tous prestigieux, créer des valeurs pour l'avenir, imaginer des dynamiques pour le futur. Qui oserait dire aujourd'hui que l'homme n'a aucun pouvoir sur l'Histoire ? Les événements récents, ceux qui naissent à chaque instant sous nos yeux, ceux qui sont en gestation et qu'on prévoit déjà, sont là pour démontrer le contraire.

### L'Europe se fait

L'Europe se fait. Elle se fera chaque jour un peu plus et un peu mieux. Le rêve de tout Méditerranéen est que cette Europe se fasse du nord au sud et d'ouest en est sans oublier la mer, cette mère, cette matrice où, un jour, elle a pris naissance. Et son nom lui-même, Europe, est celui d'une petite princesse d'Orient, fille du roi Agénor de Tyr, une petite ville de chez moi, au Liban, qui fut jadis l'une des impératrices de la mer. C'est en Méditerranée que l'Europe a acquis, outre son nom, ses valeurs philosophiques et spirituelles, ce qui lui est règne de l'homme et ce qui lui est souffle de Dieu. Et c'est, certes, en Méditerranée que se fait sentir le plus le besoin d'une Europe puissante, humaine, généreuse, équilibrée et, du simple fait d'être équilibrée, équilibrante pour les autres. Immenses sont en Méditerranée les besoins et immenses, derrière la façade des pays méditerranéens, d'autres besoins issus d'autres pays. Que de mains tendues vers l'Europe et combien d'espoirs attachés à son émergence ! Il m'est arrivé d'écrire ceci : « [Aujourd'hui] de nouveaux espaces immenses se déploient devant des libertés retrouvées. L'Europe se défait et refait et comme l'Europe, depuis le milieu du XV<sup>e</sup> siècle, est, qu'on le veuille ou non, qu'on s'en réjouisse ou non, le point central de la planète, son lieu focal d'où partent toutes les lignes de la pensée, de l'industrie et du commerce et vers où elles s'en reviennent toutes dans une activité constante d'afflux et de reflux, il apparaît très vite que la métamorphose de l'Europe aura pour conséquence la métamorphose du monde " <sup>1</sup>.

Europe décloisonnée, homme libre : voilà donc ce que l'Europe est peut-être en train d'inventer sous nos yeux. Je parle évidemment d'une certaine Europe de haut vol, d'une Europe rêvée. D'une Europe qui aurait enfin compris que l'espace conquis par la force des armes est nécessairement

une prison, quelles que soient les armes utilisées à cette fin. D'une Europe qui aurait enfin compris, après la gloire abrupte et figée des empires, que la liberté est indivisible, qu'un seul esclave, quel qu'il soit, où qu'il soit, met dans les chaînes la liberté de tous. La libre circulation des idées et des hommes, c'est, il faut le saluer comme il convient, une immense idée européenne, de ces quelques rares idées par lesquelles il fait bon vivre et pour lesquelles il est convenable de mourir. Mais ce programme ne voudrait-il donc que pour l'Europe et pour une Europe chaque jour un peu plus frileuse et qui prend peur de ce dont elle-même, un jour d'inspiration, a fait la splendide annonce ? A l'attention, à l'intention, ce jour-là, de tous les hommes. Libre circulation des idées et des hommes, est-il proclamé. Or les idées, voici que l'Europe en a peur, si ces idées lui semblent risquer de mettre en difficulté ses propres valeurs, et surtout si ces idées viennent du sud de la planète ; les hommes, voici que l'Europe en a peur, s'il lui semble qu'ils viennent à elle non seulement pour lui donner — ce qu'ils firent si longtemps par la toute-puissance de l'impérialisme colonial d'hier — mais aussi pour, tout en lui donnant le peu qu'ils ont (leur travail, leur sueur, leur pauvre odeur de pauvres peinant dans les bas-fonds des luxes et des lucres), s'ils viennent, dis-je, lui demander le peu qu'elle veut consentir à leur donner : ce peu qui est beaucoup pour eux et dont ils vivent. Les hommes, leur libre circulation, l'Europe en a peur aujourd'hui, surtout s'ils viennent à circuler en elle avec pour point de départ le sud de la planète. Une Europe pour les seuls Européens et qui irait, ce qui reste à faire, de l'Atlantique à l'Oural ? Une Europe fermée, refermée sur elle-même ? Pourquoi pas ? Mais alors ce ne serait plus l'Europe.

L'Europe qui, aujourd'hui, peut tant donner aux autres, ne donne aux autres, ne donne donc que peu et que le moins possible, ayant dans le passé ancien et récent — il faut le souligner pour le meilleur et pour le pire — beaucoup pris aux autres et beaucoup pris des autres et, d'ailleurs, continuant à le faire. L'Orient lui a fourni ses dieux et son Dieu, le monde entier la quintessence de ses cultures, la planète en tous ses sud lui a remis, sous l'effet du fer et du feu, par le fouet et par le sang, le présentoir de ses richesses. Dans la corbeille de noces de l'Europe, sont venues se déverser les cornes d'abondance de toutes les races et de tous les peuples, et, à un certain point de vue, c'est peut-être là une chance — une chance pour tous. L'Europe a fait son miel, l'un des plus délectables et des plus raffinés qui soient, de fleurs ainsi données et prises. Admirable abeille, son génie est là : de s'emparer non seulement des fleurs des autres abeilles, mais de leur miel aussi, s'il se peut, pour en faire son miel propre, qu'elle est prête,

d'ailleurs, sous de certaines conditions, à leur rétrocéder après l'avoir transformé et quelquefois amélioré. Vieux procès dont ce n'est pas le lieu ici, ni l'occasion, de l'intenter. Mais parce que l'Europe des droits est aussi, nécessairement, celle des devoirs, droits et devoirs que ce continent et que cette civilisation ont définis comme cela ne fut jamais fait dans l'Histoire aussi nettement avant eux, depuis deux ou trois siècles qu'ils s'y exercent, que l'Europe, dis-je, est notamment la patrie des droits de l'homme, il peut sans doute paraître insolent aux yeux de certains, mais pertinent aux yeux de beaucoup d'autres, de rappeler à l'Europe, et notamment à sa pointe occidentale — ce cap avancé de l'Asie qu'avait si bien vu et défini Paul Valéry —, qu'elle a, à l'égard de tous et d'abord d'elle-même, des devoirs.

Parmi les devoirs urgents de l'Europe à l'égard de la Méditerranée, il y a celui de s'impliquer davantage, et massivement, dans la recherche de la réduction de tensions qui font de cette mer le lieu de la planète où sont en train de renaître et de reprendre force, je le dis et le redis, les plus vieux et les plus terribles des démons de l'espèce, et les plus dangereux pour tous parce que les plus polluants : le racisme, le fascisme, l'intégrisme. Il ne faut pas laisser aux seuls Etats-Unis, si lointains, tout compte fait, et si peu intéressés par nos cultures, par notre culture, le soin de régler à leur manière nos si graves difficultés. « *Pour nous*, écrit avec justesse Edward Saïd, — qui n'a pas toujours été tendre pour l'Europe et ce, à juste titre — *pour nous [les ex-colonisés], oublier l'Europe revient à effacer les conflits qui ont formé nos identités [à savoir l'européenne et la nôtre] ; comme il est trop tard maintenant pour nous quitter, nous ferions mieux de tirer profit des interdépendances mutuelles qui nous sont imposées par l'Histoire* ». Parmi les devoirs urgents de l'Europe à l'égard de la Méditerranée il y a, aussi, celui d'aider les pays restés en arrière, du fait souvent de l'impérialisme colonial, à rattraper, par les voies de la nouvelle civilisation qui est en train de voir le jour, l'Histoire en train de se faire à grande vitesse car si les indispensables transferts techniques et technologiques n'ont pas lieu rapidement dans les régions les plus défavorisées, alors, oui, on peut craindre le pire : la Méditerranée, comme le sont déjà certaines villes, deviendra dès lors un conservatoire et un musée, une zone de détente et de tourisme pour les privilégiés de la rive nord. Alors, oui, dis-je encore, le dialogue culturel aura fait son temps, notre riche et fragile civilisation, toute d'aller et retour, d'osmose et de complémentarité, prendra fin. Une mer peut-elle sombrer à son tour ? La Méditerranée aura sombré.

Grâce à Dieu et aux dieux, nous n'en sommes pas là. Les deux premiers grands poèmes d'amour sont nés, l'un et l'autre, en Méditerranée : ce sont l'Illiade et l'Odyssée d'Homère. Dans le premier, l'amour conduit à la

catastrophe, dans le second, c'est à remonter, point par point, île par île, escale après escale, le temps et l'espace de la catastrophe qu'on rejoint, par Ulysse interposé, le rivage patient de l'amour. Il ne faut jamais désespérer du retour d'Ulysse. Que la dernière parole soit donc une parole d'espoir, qu'elle soit une parole de poésie. C'est à Georges Séféris, autre Grec, que j'emprunterai cette parole-là, espoir et poésie mêlés, une parole pour demain :

*« Entre l'équinoxe de printemps et l'équinoxe d'automne  
Voici les eaux vives voici les jardins  
Voici les abeilles qui bourdonnent dans les branches  
Et bruissent dans les oreilles d'un enfant  
Et là le soleil ! et les oiseaux du paradis  
Un grand soleil plus grand que la lumière ».*

*Salah Stétié*

*(Ce texte de Salah Stétié était prévu pour l'inauguration du Multaqa. Pour des raisons personnelles, son auteur n'a pas pu participer à cette séance d'ouverture mais il a bien voulu nous le transmettre pour publication. Une partie de ce document a par ailleurs été présentée au symposium Les enjeux de l'interculturalité en Méditerranée organisé à Barcelone par l'Institut Catala de la Méditerranée (CIM), 14-16 septembre 1998.)*

**Note :**

1. « *La poésie et le devoir d'identité* », in *Le Nibbio*, José Corti, 1993.